

# PRIX MOSELLY 1992

## Le remembrement par Julien MARTIN

On en parlait partout, on ne parlait que de cela! Des affiches étaient collées aux quatre coins du village, sur des panneaux spécialement plantés par le garde-champêtre. Au conseil municipal, tous étaient pour, sauf ceux qui étaient contre! A l'école, l'instituteur et l'institutrice expliquaient à leur élèves, d'un ton persuasif, les avantages de ce chambardement, né du cerveau d'un grand technicien. Même en prêche, Monsieur le Curé adjurait ses ouailles de ne point contrarier le ciel en recherchant l'appât du gain dans ces opérations, mais de voir, dans ce bouleversement, un aménagement profitable à la communauté.

Devant les affiches, les gens hochaient la tête d'un air crédule, semblant ignorer les voisins qui en faisaient autant de leur côté. A l'école, les enfants trouvaient cela formidable. A l'église, chaque fermier priait Dieu de ne pas le soumettre à l'ambition de ses voisins, mais surtout de lui donner la force de convaincre les autres de son bon droit.

C'était une véritable révolution dans l'esprit de propriété, que les mesures agraires, prises récemment par le gouvernement! Il s'agissait d'un remembrement, permettant à chaque propriétaire, par échange, de rassembler ses terres, disséminées jusqu'à présent aux quatre coins du pays, en un seul lot. Devant la prolifération des machines agricoles modernes, la bonne compréhension des cultivateurs semblait acquise, obligés d'admettre que le regroupement des terres ne pouvait être que bénéfique à leur exploitation.

Mais voilà! On était à la veille du début des opérations et il allait falloir se décider: "Pt'ête ben qu'oui, pt'ête ben qu'non, il fallait voir!".

Tous les soirs, autour de la grande table de chêne, d'où les assiettées de soupe au lard, pleines à ras bords, envoyaient leurs volutes aux mille senteurs champêtres vers les poutres apparentes du plafond, les discussions revenaient inlassablement

sur les échanges futurs, mais surtout et encore plus sur le caractère des propriétaires.

“Oh! çui-là, avec son air taugnâ\*, y n’s’ra pas facile à manier. Y vaudrait bien mieux s’adresser à sa soeur!”. Après moult conversations dans chaque famille, le patriarche décidait qu’il ne serait pas question d’échanger la houblonnière, ou le champ de betteraves labouré par son arrière grand-père un siècle auparavant, contre ce vague terrain du haut des vignes qui avait changé de propriétaire tous les vingt ans!

Prévues par le maire, les réunions hebdomadaires se tenaient à la maison communale, dans la grande salle du conseil municipal. L’instituteur, en tant que secrétaire de mairie, avait dressé la liste alphabétique des agriculteurs intéressés, en commençant par les édiles du pays, et il expliquait, à la notable assemblée, devant un grand plan du cadastre, les problèmes à résoudre, mais aussi les moyens d’y parvenir. Afin de ne point déranger les fermiers dans leurs travaux, les premières réunions plénières eurent lieu le dimanche après-midi. Bien avant l’heure fixée, les paysans arrivaient, doigts de pieds torturés dans des escarpins vernis, accrochés à des jambes toutes arquées, se tortillant dans leur costume noir de marié, bien trop étroit, que Bobonne avait exhumé de l’armoire et arraché, pour une journée, aux effluves nauséabondes des boules de Naphtaline. La mise en train se faisait d’abord par une station au bistrot, en face de la mairie, avalant canette après canette, jurant un peu plus tard qu’ils céderaient, plus volontiers, leur femme qu’un arpent de terre sur la colline. Ils traversaient ensuite la route, après s’être alignés devant le mur clos pour épancher le trop plein de boisson, le chapeau noir, aux larges bords, relevé sur le front. Puis, se poussant dans les escaliers de bois de la mairie qui craquaient sous leur poids enrichi de bibine non digérée, ils entraient dans la salle et s’asseyaient, les amis du maire d’un côté, les autres en face.

Jusque là, tout se passait bien et se déroulait dans le calme. Le maire, qui faisait commerce de grains avec les cultivateurs de la localité et de ses environs, semblait se désintéresser de cette aventure remembranesque. Il échangea rapidement ses terrains avec les collègues de sa majorité, donnant ainsi un bel exemple de dévouement républicain au gouvernement. Mais lorsque les antagonistes se retrouvèrent de bord contraire, les arrangements devinrent beaucoup plus ardu. Il ne fut plus alors question de conciliation. Les instincts se déchaînèrent. La bière aidant, les conseillers se séparèrent, fermement convaincus qu’ils donnaient une mauvaise image de leur conduite à leurs partisans, mais, par contre, tout aussi fermement persuadés que c’était l’adversaire qui se montrait par trop implacable!

Hélas! Le nombre des présents diminua à chaque séance: d’hebdomadaires, les réunions se firent bientôt mensuelles, puis trimestrielles. Dans la rue, à l’école, en prêche, on ne parlait plus du maudit remembrement.

\* \* \*

\* Renfrogné, qui ne dit pas ce qu’il pense.



Cependant, le feu couvait sous la cendre!

L'église était toujours le point de ralliement du village, séparé, en deux, par un mamelon d'où s'élançait un fin clocher supportant une croix dominée par un coq entêté qui refusait toujours de tourner le dos au vent. Le tintement des cloches, du tocsin au carillon, en passant par les angélus, la répétition des heures, égrenées par l'horloge aux quatre cadrans blancs, se distinguant à des lieues à la ronde, invitaient cordialement les deux bourgades à respirer au même rythme. En face de l'église, de l'autre côté de la route, un presbytère imposant, inspiré autant de la maison familiale que du prieuré, ceinturé d'un mur quasi infranchissable, fixait,

comme un poste de douane, la séparation entre les deux petites collectivités, aux dimensions et populations inégales, pourtant rassemblées sous le même nom communal.

Saint Georges était la plus conséquente. Saint Amand se regroupait autour d'une seule rue qui se perdait bien vite au milieu des champs de luzerne. Comme il y avait deux fêtes patronales, cela réjouissait tout le monde! Mais, on se désignait plutôt comme un habitant du gros ou du petit Saizerais, ce qui amena davantage de difficultés dans le regroupement des terres.

Ainsi, l'Hippolyte, veuf avec une fille de seize ans, habitait Saint-Amand, mais était propriétaire d'une vigne plantée à flanc de coteau, de l'autre côté de Saint-Georges, enclavée entre deux superficies importantes.

Le Polyte ne roulait pas sur l'or. Il travaillait, du matin au soir, dans ses champs, aidé de ses deux chevaux. A midi, Juliette lui apportait le panier et ils déjeunaient tous les deux en parlant de leur avenir. La fille, dont la belle plastique attirait les regards masculins et aussi les moues de jalousie de ses compagnes, avait quitté l'école, nantie de ses deux certificats. Depuis lors, elle remplaçait sa défunte mère dans tous les travaux: à la maison, au lavoir, aux écuries et même aux champs. Aux bals du village, elle ne faisait jamais tapisserie et beaucoup de garçons rêvaient de serrer ce beau brin de fille dans leurs bras.

Parmi eux, le fils du Gustave, un des fermiers les plus aisés du pays. Toujours bien fringué, pas mal de sa personne, il n'attrapait de cals aux mains que pour se gominer. Il était un des coqs du village, et Juliette ne devait pas rester insensible à son charme, lui accordant même quelques baisers lors de leurs derniers rendez-vous. Mais, comme rien ne passait inaperçu dans la localité, les parents du galant furent vite informés de cette idylle et le "Guss", rencontrant Juliette par hasard (?), intima à la jeune fille de couper court à ses relations avec son fils unique, placé sous son autorité débordante. Celle-ci comprit aussitôt que les désirs d'un premier amour ne pouvaient surmonter l'écart des conditions sociales. Elle ne revit plus son soupirant, qui disparaissait comme une feuille emportée par la tempête, lorsque, par hasard, il apercevait, dans le lointain, la silhouette de la jeune demoiselle.

Juliette attendit donc, le rire de sa jeunesse résonnant à tous les vents, que d'autres amoureux viennent, à ses genoux, solliciter le oui sacramentel. Ce fut le fils du Théodore, cultivateur de bonne souche, qui se déclara le premier, tout heureux de ravir, au Don Juan local, la flamme de ses amours. Mais l'amourette fut éphémère, le téléphone arabe ayant fonctionné rapidement. Les parents du garçon le retinrent à la maison, car il n'était point question que leur progéniture ramasse les miettes du fils du Guss, ce gandin tout juste bon à courir les filles de ferme! La mère en rajoutait encore, car elle n'était pas prête à oublier l'affront

qu'on lui avait fait dans sa jeunesse! Elle avait espéré épouser le Guss, mais celui-ci l'avait dédaignée ne la jugeant pas assez bien pour lui. Elle s'était alors contentée du "Théo" qui lui avait fait sept enfants sans qu'elle s'en rende compte. Et ça, elle ne le pardonnait pas à la famille d'en face!

Juliette avait raconté ses petites fredaines à son père qui souriait en l'écoutant, les paupières mi-closes, réfléchissant en roulant sa cigarette de tabac gris. On lui avait appris, dans sa jeunesse, que la vie était un éternel recommencement, que la chance ne restait pas toujours du même côté et que personne ne pouvait prédire l'avenir. Un jour, ce seraient peut-être ces mêmes riches qui vous avaient refusé l'aumône la veille, qui solliciteraient vos faveurs le lendemain.

Il fallait donc laisser faire le temps et voir venir!

\* \* \*

Tranquillement, la vie continua pour le Polyte et sa fille qui se rendait de plus en plus souvent à la ville, chef lieu du département, pour y faire quelques emplettes. On ne parlait plus du passé et, en riant, le père prédisait à sa fille qu'elle "resterait sur ses oeufs" et qu'elle aurait intérêt à retenir, pour plus tard, une place au couvent le plus proche. Juliette éclatait d'un rire joyeux, tournant la tête pour cacher son émoi..., et ses joues toutes roses!

Puis, un jour, sans savoir ni pourquoi, ni comment, on reparla du remembrement. A la dernière séance communale, quelqu'un avait parlé du Polyte et de sa vigne. Il n'en fallait pas davantage pour que le terrain en cause, bien situé, bien entretenu, parsemé de pêchers couverts en été de gros fruits dodus et parfumés, rallumât la convoitise des deux voisins: le Guss et le Théo. Juliette fut bien étonnée d'être à nouveau saluée par le dandy du premier et la grand benêt du second. Elle s'en ouvrit à son père, qui éclata de rire et lui expliqua que, si leur vigne attirait les sansonnets, elle pourrait devenir bientôt le miroir aux alouettes des deux rivaux. Il lui recommanda de ne pas rabrouer les deux émissaires qui avaient dû recevoir des consignes précises de leurs parents, mais bien au contraire de les aguicher avec son sourire ingénu, puis de leur communiquer, comme ça, sans y attacher d'importance, le prix de vente de la vigne qu'il avait déjà fixé. Et ce prix était dès lors pratiquement le double de celui qu'il en espérait!

Sans doute la fille avait-elle du bon sang paysan dans les veines, car sa mission fut un succès. Timidement, baissant les yeux, elle susurrant à chacun des garçons, non des mots d'amour, mais la romance de la vente aux enchères:

"D'après mon père, la vigne pourrait encore fournir des tonnes de raisin pendant dix ans. Les pêchers pourraient encore donner des kilos de belles pêches pendant dix ans. Au prix où elles sont maintenant! Le sol, bien entretenu, est un des meilleurs du pays. L'année dernière, nous avons changé les piquets et le fil de

fer! Mon père m'a dit qu'il en demanderait... tant! Si proche des habitations et de votre champ, elle vaut de l'or. D'ailleurs, quelqu'un lui en a déjà offert plus que cela, mais il hésite encore!"

Ce quelqu'un imaginaire, c'était, bien sûr, l'autre partie, qui n'en pouvait mais, puisqu'elle n'avait pas été consultée, n'avait rien proposé, ni accepté. Comme les deux fermiers s'ignoraient, toujours séparés par leur rivalité amoureuse d'antan, que la femme du Théo se plaisait à ranimer à la moindre occasion, ils poussaient, chacun de son côté, leurs grands dadais de fils à se montrer plus entreprenants avec la jeune fille, qui serait déjà un bel appoint à la vigne et ferait, somme toute, un beau parti à la mort de son père.

Ils savaient bien qu'ils étaient deux à convoiter la vigne, et n'ignoraient pas que le Polyte la céderait au plus offrant.

Au cours des rencontres entre les garçons et la fille, c'était un déluge de déclarations, de serments, de niaiseries, dont se moquait éperdument la belle Juliette qui racontait en riant ces roucoulaides à son père, avant de partir une nouvelle fois pour la ville.

\* \* \*

Lorsqu'il supposa le fruit déjà blet, le Polyte, par l'intermédiaire des deux garçons, cita les deux fermiers à comparaître devant lui et chez lui, chacun croyant être le seul à avoir emporté la transaction. Le Théo arriva le premier et fut invité à s'asseoir sur le banc qui longeait la grande table de chêne, afin de déguster l'excellent petit vin gris, provenant de la vigne dont il serait question tout à l'heure. Pressé de régler l'affaire, il allait demander à son hôte de préciser les conditions de la vente, quand des coups heurtèrent la porte du couloir. Polyte alla ouvrir et introduisit le Guss, surpris de la présence de son concurrent. En homme d'affaires, celui-ci choisit de s'asseoir le dos à l'âtre, aux côtés de son adversaire, de façon à surprendre les réactions du maître de céans. On buvait du vin gris, on le dégustait, on l'appréciait! Sous la lumière blafarde de la lampe à pétrole, suspendue au plafond parmi les volutes bleuâtres de la fumée des pipes et des cigarettes, on évoquait le manque d'eau, la récolte des mirabelles, le dernier exercice des pompiers dont le Guss était le lieutenant, la Lucie qui s'était fait engrosser par le Maurice, le tout et le rien! Et le petit vin gris humectait les gosiers asséchés par les paroles et le tabac.

Juliette n'était pas là, mais son image envahissait les paupières, alourdies des effluves grisantes du nectar, des deux candidats à la propriété. Polyte saisit ce moment pour parler de sa fille, de sa beauté, de son ardeur au travail et de ses prétentions. Elle n'épouserait pas n'importe qui, car lui, son père, pouvait la doter richement.

Perfidement, il en vint alors à l'objet de sa réunion: la cession de la vigne. Au fait, en continuant la limite commune des terres des deux voisins à travers la vigne, on la partageait en deux parties égales. Alors qu'est ce qui pourrait empêcher chacun des deux de devenir propriétaire de la moitié attenante à son champ?

Théo et Guss flairent la bonne affaire: la moitié du terrain, donc moitié de dépense, et sans aucun doute la fille en prime. Quel maquignon resterait insensible à ces propositions? Les deux concurrents, croyant avoir chacun la bénédiction du vendeur, tombent aussitôt d'accord pour un tel marchandage. Mais le Polyte, sans leur donner le temps de respirer, réclame à chacun, non pas la moitié de la somme pressentie, mais sa totalité. Les deux interlocuteurs, ébahis, écrasent leur cigarette dans la soucoupe qui sert de cendrier et restent figés, le coude levé, le verre de gris à hauteur des lèvres. L'orateur hausse les sourcils embroussaillés, feint la surprise! Mais le bougre s'y attendait, et, impassible, jure ses grands dieux que tous les deux sont des amis et qu'il n'aurait jamais pu avantager l'un, en lésant l'autre. Le prix annoncé était donc en rapport avec le marché qu'il entendait conclure avec chacun d'eux. Mais peut-être les enfants avaient-ils mal rapporté les propositions fort claires et précises? Le rusé ne leur laisse pas le temps de réagir et de se consulter, même du regard. Pointant un index d'un geste autoritaire vers Théo -le plus malléable des deux-, il le somme de lui donner une réponse immédiate. Celui-ci, pris au dépourvu, après un coup d'oeil circulaire dans la grande pièce cossue et reluisante comme un sou neuf, avec un large sourire, lui donne son assentiment. Sans attendre les sommations du Polyte, le Guss acquiesce aussitôt, car Juliette est fille costaud et intelligente, qui pourra avantageusement remplacer son fils, défaillant dans les travaux des champs mais pas au lit, ce qui lui permettra, plus tard, de faire sauter, sur ses genoux, quelques petits gustavons, qui, naturellement, ressembleront à leur grand-père.

Les vapeurs de vin gris aidant, les trois paysans s'essuient le front d'un revers de manche en soulevant la visière de la casquette, topent à "cochon qui s'en dédit", puis vident, ensemble, la dernière topette de l'amitié.

Avant de se quitter, on se donne rendez-vous pour le lendemain chez le notaire, au chef-lieu du canton, où on arrivera en char à banc, endimanché: chapeau noir traditionnel et souliers vernis.

Et, comme le hasard fait bien les choses, on aura tout juste à compléter les espaces laissés en blanc, sur les actes, par les noms des acheteurs et mettre sa signature au bas des pages remplies d'une écriture fine et déliée. Aussitôt après, on ira même prendre un pot ensemble, au bistrot sur la place de l'église, avant de se remettre en route pour la hameau où, chacun des deux acquéreurs en est persuadé, tout va bientôt se dénouer, dans la joie, pour préparer de grands événements.

En arrivant fort tard à la maison, où Juliette l'attendait patiemment en préparant la soupe au lard, le Polyte serra bien fort sa fille sur son cœur en disant: "Ca y est, on les a eus!", tout comme il avait fait à Verdun en 1916.

Au dessert, il descendit à la cave chercher une des meilleure bouteilles de sa réserve et, tous les deux, tout en gaieté, dégustant une grosse tarte aux mirabelles, burent à leur réussite et à l'avenir de Juliette.

Deux jours plus tard, la fille repartait de nouveau vers la ville et en revenait, quelques jours après, au bras d'un fringant militaire en tenue gabardine, sergent de l'un des nombreux régiments stationnés dans la capitale lorraine. Dans le pays, les avis étaient partagés sur la réussite du remembrement. D'aucuns se réjouissaient du bonheur de Juliette, d'autres goûtaient la façon dont le Polyte avait roulé ses vieux camarades.

\* \* \*

Aux cérémonies du mariage, on ne vit ni le Guss, ni le Théo, ni même leurs fils. Après le repas, au dessert, le père de la mariée prit la parole.

- Aujourd'hui, je suis heureux de donner ma fille à un homme qui l'aime et je fais des vœux pour que leur bonheur dure l'éternité. Sur terre, il y a des hommes dont le cœur est remplacé par une parcelle de terre ou un bas de laine. Mais que ces gens-là n'oublient pas que, pour tout le monde, douze mois ça fait une année, et que, riche ou pauvre, on vieillit tous ensemble. Ce ne sont pas les richesses, acquises au détriment des autres, qui procureront les indulgences auprès du père bon Dieu! Un jour, que nous souhaitons tous le plus lointain possible évidemment, on nous déposera à l'ombre des grands cyprès, abandonnant tout derrière nous, nos biens, mais aussi les bons et les mauvais souvenirs. Essayons donc de faire un effort pour que le nombre des premiers soit supérieur à celui des seconds. On a voulu se jouer de moi? J'ai triomphé, grâce à saint Amand qui m'a protégé de l'ambition exagérée de mes bons copains d'école. Mes amis, aidons-nous, aimons-nous. Répandons autour de nous l'esprit de justice et d'honnêteté et nous aurons gagné notre paradis sur terre".

Sous les applaudissements des nombreux convives, les bouchons de champagne se libérèrent, et la fête se termina à l'aube, laissant sur place les reliefs d'une nuit inoubliable.

Un mois plus tard, dans l'indifférence générale, valise à la main, le Polyte se faisait conduire à la gare la plus proche pour rejoindre ses tourtereaux à la ville.

Il avait placé sa petite propriété en viager, afin de vivre auprès de ses enfants, dans l'attente de ses futurs petits enfants qui lui assureraient une vieillesse heureuse, et lui rappelleraient le soleil de sa jeunesse.